

Ernstpeter RUHE, WURZBURG

LA PEUR DE LA TRANSGRESSION

A propos du Livre d'Enanchet et du Bestiaire d'amours

transgresser : passer par-dessus
un ordre, une obligation, la loi
(Robert)

La notion de transgression, qui est au centre de de ce congrès, présuppose l'image d'un monde réglé qui obéit à des normes fixes ; quiconque ose accomplir l'acte de transgression - que ce soit dans une intention provocatrice ou plutôt par pur hasard -, se met en marge de cet ordre, dont il remet alors en question le caractère d'évidence dans la mesure où il le confronte à un autre ordre et ébranle l'assurance de ces normes et celle de la société qui se règle sur elles.

C'est dans cette présupposition que réside la problématique de la transgression. En effet, lorsque les médiévistes se mettent à décrire les normes auxquelles obéit l'objet de leurs recherches, le monde médiéval, ils sont toujours tributaires de reconstitutions qui se basent sur l'interprétation de certaines sources. On oublie facilement ce fait, l'histoire de la recherche ne cesse de nous en donner la preuve ; certaines interprétations, proposées et présentées avec l'insistance nécessaire, perdent rapidement leur caractère de thèse et vont rejoindre le rang des connaissances sûres, tout naturellement acceptées par les spécialistes.

Dans le domaine de l'amour au moyen âge précisé-ment, qui est le sujet de notre discussion, sur son arrière-plan sociologique et sur la place qu'occupe l'amour profane dans l'édifice idéologique de l'époque, se sont établies des notions qui ont fait naître l'image d'un monde organisé selon des règles précises. Combien ces reconstitutions sont précaires, parce qu'elles reposent en partie sur des prémisses au plus haut point suspectes, des travaux parus au cours des dernières années le montrent avec une évidence toujours plus grande, travaux qui sont restés encore pratiquement ignorés de la recherche (1). Allons-nous aujourd'hui, en ce qui concerne la connaissance du moyen âge, après l'élan qui marqua la période d'après-guerre, vers "une ère du soupçon" ?

La mise en question des notions établies ne signifie pas qu'il n'y ait, pour le problème des normes et de leur transgression, aucune base sûre. C'est toujours là où les sources ont pour sujet la norme que l'on transgresse en même temps que la transgression, là où l'image et la contre-image sont rapprochées dans un même texte et peuvent facilement être contrôlées que l'on peut déterminer sans ambiguïté les transgressions. Nous allons tenter de vérifier cette affirmation à l'aide de deux exemples.

+ + +

La conclusion du traité didactique franco-italien, Le livre d'Enanchet (première moitié du XIII^e siècle) (2) nous pose des énigmes (3). Après un premier livre consacré aux différents états de la société et un deuxième contenant une brève instruction historique concernant leur origine, l'auteur, dans le troisième livre, termine par une "doctrine d'amor", elle aussi basée sur les différents états, dans laquelle il s'appuie largement sur des extraits du De amore d'Andreas Capellanus et de la Rota Veneris de Boncompagno. A la fin du traité, Enanchet revendique le principe de l'interprétation allégorique pour son traité et se réfère, pour la justifier, au Cantique des Cantiques de Salomon :

Je ai mise la pulcele et la dame en leu de la precieuse
virge Seinte Marie, por qu'ele fu sovraïne pulcele et
dame qui onques fust, ni que soit, ni qui sera... (97)

Après une prière adressée à la Vierge vient, pour finir, une lettre à la "celerere de joie", dans laquelle on voit communément la Vierge ou, avec Rajna, la bien-aimée de l'auteur (4).

La référence au sensus allegoricus avait déjà suscité l'étonnement parmi les spécialistes, et elle fut ressentie par Fiebig comme une "plötzliche religiöse Umbiegung" et une "innerlich unwahre, künstliche Einpressung des Begriffs der Geliebten in die Gestalt der Jungfrau Maria" (5) ; Bertoni tenta une explication en en faisant un "tributo alla moda letteraria del tempo" (6). La lettre ajoutée à la fin souleva un plus grand étonnement encore.

Dans cette lettre cependant se trouve la clef de la compréhension de cette fin déconcertante. Une lecture plus minutieuse montre en effet que l'"épître a la celerere de joie" est une réplique de la première lettre d'amour qu'Enanchet a empruntée à Boncompagno (63-4) ; la structure et en partie aussi certaines expressions de ce modèle traduit par lui de la Rota Veneris ont été conservées (7). L'identification du rapport textuel interne qu'il y a entre la lettre de la fin et la lettre tirée de Boncompagno et insérée dans la "doctrine d'amor" met également en évidence les différences qui existent entre les deux textes et qui ne

laissent aucun doute sur l'identification de la "celerere de joie" avec la Vierge. Tandis que dans la lettre d'amour empruntée à Boncompagno, l'amant offre son service d'amour, dans la lettre de la fin l'amant demande "merci" et "misericorde", afin que l'intervention de la bien-aimée lui serve là où il le souhaite ardemment. A côté de l'allusion au rôle de médiatrice de la Vierge Marie, un autre détail encore montre que l'amant n'adresse pas sa missive à une bien-aimée terrestre : il partage avec tous les humains, sans aucune jalousie, les bienfaits que la beauté de cette dame dispense.

En tant que réplique d'une lettre d'amour profane, la lettre à la Vierge a la fonction de démontrer le bien-fondé de l'affirmation théorique finale à l'aide de l'exemple pratique. En présentant comme identiques la lettre d'amour à l'amie dans la tradition de Boncompagno et celle à la "celerere de joie" céleste, Enanchet souligne l'exactitude de l'équation pulcele/dame = Vierge Marie, qu'il affirme être le fondement de son oeuvre.

Enanchet a manifestement peur de commettre une transgression avec son traité :

Don ge la proi ausi com douce dame et roine de paradis
qu'ele est, et port de tote pitié, qu'ele deproie son
creator, pere et fil, car, si ge ai mis aucune chouse
por l'adornement de l'oeuvre, qu'il m'en face estre ver-
rais penetant ou tot ce que ge li ai forfeit, si com
mauvais serjanz que ge sui contre teu sangnor, com il
est.

Il paraît en effet difficile, au premier abord, de concilier les deux aspects suivants : d'une part, Enanchet, dès le début de sa "doctrine d'amor" - et c'est à ce troisième livre seulement que peut s'appliquer avec pertinence le mot "oeuvre" - admet exclusivement la conception en parfait accord avec l'image chrétienne du monde et limite l'amour au mariage ; d'autre part, malgré cette conception cohérente, solidement ancrée dans la pensée chrétienne, il parsème son traité de l'amour d'extraits tirés du code de l'amour courtois par excellence (Capellanus, De amore) et d'un manuel épistolaire imprégné de l'ars amatoria d'Ovide (Boncompagno, Rota Veneris).

Si l'on compare l'attitude d'Enanchet face à ses sources, il devient évident qu'il s'est efforcé de faire un choix rigoureux selon sa conception théorique. Il élimine par exemple la déesse de l'amour de la Rota Veneris, il laisse de côté aussi bien les relations adultères que les lettres frivoles adressées à des religieuses et leurs réponses affirmatives ou une description par trop crue d'une entreprise de séduction couronnée de succès.

Toute une série de passages est en désaccord avec ce choix fort homogène dans l'ensemble, passages dans les-

quels l'épuration n'est qu'ébauchée et ne touche pas l'essentiel inacceptable pour la conception chrétienne d'Enanchet, comme par exemple lorsque l'emploi de la force dans les rapports avec les "filles de laboreors" (91-92) n'est pas directement conseillé, certes, comme dans la source (Capellanus), mais reste cependant suggéré, ou bien lorsque la scène de la religieuse (60), qui donne à son amant qui passe un "endice" secret, ne perd rien ou presque de son caractère piquant, bien qu'elle ait été transférée du portail de l'église au "vergier" proche du couvent.

Enanchet a donc tout lieu de s'assurer à la fin de sa compilation contre le reproche de transgression. Si, en conclusion, il démontre à l'aide de la lettre d'amour "contrefaite" et destinée à la Vierge combien une lecture allégorique est justifiée, il s'est montré très habile dans le choix de ce chapitre de sa "doctrine d'amor". Il resta cependant tributaire de la bienveillance du lecteur qui voulut bien croire à la sincérité de ses intentions. En effet, si le lecteur avait confronté la lecture prétendument allégorique à un autre chapitre, il aurait facilement pu découvrir que cette affirmation n'était pas soutenable.

Le second exemple, celui du Bestiaire d'amour de Richart de Fornival (8), part également du problème que pose la fin de l'oeuvre (9). Cette longue lettre d'amour en prose, dans laquelle est entreprise une ultime tentative de demande d'amour est accompagnée dans quelques manuscrits d'une Response, qui, comme il est généralement admis de nos jours, n'est pas de Richart, mais a été rédigée par un de ses contemporains. Segre a consacré à ce texte l'interprétation la plus poussée qui ait été faite jusqu'ici (10), et que l'on peut résumer par la notion de "peur de la transgression" : Segre, se basant sur la "condanna del costume cortese" (XXVII) et sur le "timore del peccato" (XXIV) réitéré conclut à un "uomo di certa cultura religiosa, turbato dalla gioisa mondanità del Bestiaire" (XXVIII) comme étant l'auteur de la Response. Segre appuya son argumentation sur une série de thèmes centraux de la Response, en particulier sur la méfiance à l'égard du sollicitateur, qui, selon lui, s'exprimerait partout, sur la condamnation du vocabulaire excessif employé pour décrire le mal d'amour et sur la polémique contre les flatteries des "clercs", comparés, pour leur absence de scrupules, à des "oisiaus de proie" (133,19).

Selon cette interprétation l'on pourrait tirer du texte lui-même - tout comme le cas d'Enanchet - les normes sur lesquelles se règle l'auteur anonyme et qu'il ne veut pas enfreindre.

Cette thèse est faussée dès que le texte n'est plus étudié isolément, mais intégré dans l'histoire du genre auquel il appartient : à l'intérieur du genre de la lettre d'amour, le Bestiaire et sa Response s'insèrent dans la

tradition fort répandue du couple de lettres. Si l'on analyse nos deux textes en les comparant aux couples de lettres latins et français des XIIe et XIIIe siècles, dans lesquels la dame, comme dans la Response, rejette la demande de l'amant, il devient évident que l'interprétation de Segre est inacceptable (11).

Comme les dames dans les textes plus anciens déjà, la dame courtisée de la Response perce à jour cette demande fort prolixe et y voit flatterie et ruse, destinées à la faire succomber. Si, comme les épistolières avant elle, elle parle si souvent de prudence (warder ; estre seur me garde ; estre garnie contre ; etc.), il faut simplement comprendre ces formules comme l'expression de la crainte qu'elle a d'être trompée par le solliciteur. Il n'est jamais question de scrupules religieux, comme les veut voir Segre. Se moquer du choix des termes que fait l'amant qui sait se plaindre de façon si éloquente de ses souffrances et qui se dit condamné à mourir, fait partie de la tradition consacrée des lettres de réponse et n'a rien à voir avec une polémique anti-courtoise, comme l'interprète Segre. Finalement, le jugement négatif porté sur les clerici, dont l'impudence irrite les dames, est déjà topique dans les lettres de réponse longtemps avant le Bestiaire d'amour.

L'interprétation de Segre, de plus, ne recouvre pas tout le texte. Nous en avons la preuve dans la fin de la Response : La dame, après avoir à plusieurs reprises manifesté sa prudence, voire sa méfiance, laisse finalement présager que son refus de la demande d'amour n'est pas définitif ; elle croit possible, dans des circonstances appropriées, que "merchis ara son lieu... Et che souffisse a bon entendant". (136, 17-19) Ce revirement, du reste également typique pour les lettres de réponse du XIIe et XIIIe siècles, n'est pas pris en considération par l'analyse de Segre et n'aurait pas pu être concilié avec elle.

La Response du Bestiaire - la confrontation du texte avec d'autres témoignages du genre ne laisse aucun doute - s'insère solidement dans la tradition de la lettre de réponse qui rejette la demande, tradition qui s'était développée dans les écoles françaises de la Loire à la fin du XIe siècle et était restée vivante tout au long du XIIIe siècle jusqu'à Richart de Fornival.

L'interprétation de Segre, qui voulait donner au texte une "netta fisionomia morale" (XXVIII) et qui, en accord avec le caractère pamphlétaire qu'il lui attribuait faisait de l'auteur un homme qui refuse les joies de ce monde, charge la Response d'intentions qu'elle n'avait pas.

Conformément à la tradition de l'altercatio, dans laquelle il faut ranger le couple de lettres, l'auteur de la Response accepte le jeu commencé par Richart avec le Bestiaire et prend la position contraire, qu'il défend jusqu'au bout, selon l'usage du genre. Il est conforme au

caractère du jeu de société que soient ouvertes des perspectives de consolation à l'adversaire que l'on combat.

Le fait de classer la Response dans la tradition à laquelle elle se rattache de façon si évidente, exige, certes, de voir en elle, en opposition avec Segre, "una esercitazione letteraria" (XXVIII). L'importance du texte n'en est pas amoindrie pour autant. Bien plus, c'est justement dans le contexte de la tradition générique que devient évidente la place exceptionnelle qu'il occupe. L'innovation de Richart, qui met sous un éclairage nouveau les motifs traditionnels de la lettre de demande en les associant à 57 symboles tirés du règne animal et interprétés de façon casuistique, est également déterminante, conformément à l'unité du jeu-parti entre l'amant et le "je" de la Response, pour les innovations de la Response, qui se règle dans tous ses parties sur le Bestiaire.

Si la thèse de "la peur de la transgression" de Segre doit être de ce fait rejetée, cette notion reste cependant valable pour le texte dans un autre sens. Dans les témoignages auxquels on n'a jusqu'ici prêté aucune attention de la réception de l'oeuvre, on peut lire ce qui déconcerta les contemporains de Richart.

Dans le manuscrit 2609 de Vienne, la correspondance entre le "maistre" et sa "bielle et tres douce amée" est complétée par un autre couple de lettres. L'amant a déduit de la Response que toute sa symbolique tirée du monde animal n'a aucune influence sur elle, et il emprunte alors un autre chemin. Son argumentation s'appuie de nouveau sur les sciences naturelles, mais le matériau est emprunté cette fois-ci à un autre domaine : pour justifier l'exactitude de la sentence fort courante empruntée à la médecine, que l'on trouve au début et à la fin de la lettre, il s'appuie sur un "exemple selon Galijen", dans lequel le célèbre médecin qui soigne Antoine et Cléopâtre malades d'amour triomphe des intrigues fomentées par les autres médecins de la cour jaloux de sa renommée et guérit les amants de leur maladie.

La dame se montre dans sa réponse impressionnée par la certitude flatteuse qu'a le "maistre" qu'elle peut le guérir et elle prend sa nouvelle mission au sérieux. Comme elle ne peut de si tôt le retrouver sinon plus assez souvent ni assez longtemps pour pouvoir le guérir, elle lui envoie, pour le distraire et l'instruire, un long traité tiré pour l'essentiel, à ce que j'ai pu constater, du Moralium dogma philosophorum de Guillaume de Conches et qui doit faire pendant à son Bestiaire et lui enseigner entre autres la manière convenable de se conduire en amour ; exprimée en métaphores tirées de l'art culinaire, "ceste soupe en vin" devra l'aider à attendre patiemment le "disner".

Dans d'autres manuscrits (New York, Pierpont Morgan Library 459 ; Florence, Bibl. Medicea Laurenziana, Ashb. 123), le texte du Bestiaire lui-même a été prolongé

par un long dialogue entre l'amant et son coeur, qui aboutit à l'action d'une allégorie de l'amour courtois : l'amant se met en route avec Merci, Humilité et autres compagnons pour le château de sa dame, château qui s'avère cependant imprenable. Une prière appelle le Dieu d'amour qui sort de la citadelle avec la dame et qui réunit les amants. Le lien de l'amour est scellé par le don de la rose, que la dame remet "en saisinne et en senefiance de moy et de mon cuer".

Dans un des deux manuscrits (New York), ce texte élargi est également précédé d'un prologue, dans lequel le Bestiaire est dit être l'oeuvre d'"uns philosophes de l'ordre des Jacobins qui ert apelez dans Helyes", qui par amour d'une dame nommée Yselt renonça à l'état ecclésiastique et devint chevalier. Il s'efforça d'amener à l'amour la dame adorée par la création d'oeuvres littéraires ("chanconetes et lays et pastoreles et autres paroles"). Comme tout ceci fut en vain, il fit une dernière tentative avec le Bestiaire, qui lui apporta la réalisation de ses désirs, réalisation décrite dans la suite donnée à l'oeuvre.

Comme le montrent les documents de la réception de l'oeuvre, ce qui déconcerta dans le Bestiaire d'amour de Richart de Fornival était d'une part l'association - définie déjà par le titre - entre le genre didactique du bestiaire et le thème de l'amour, et, d'autre part, l'ouverture de la fin du texte. Le second problème fut simple à résoudre : les deux auteurs anonymes achèvent le texte par des ajouts dans lesquels la demande est décrite comme étant couronnée de succès. Chacun d'eux s'efforce à sa manière de maîtriser l'innovation qu'introduit le mélange de bestiaire et de thème de l'amour, en réintégrant le texte dans les genres traditionnels. L'auteur du manuscrit de Vienne insiste sur la composante didactique introduite par Richart, et poursuit l'échange épistolaire sur la base d'autres matériaux didactiques. Dans l'autre remaniement, c'est le thème de l'amour qui est accentué et qui s'achève en allégorie de l'amour, sous la forme romanesque traditionnelle.

Les deux solutions restent des tentatives pour venir à bout du problème soulevé par le Bestiaire d'amour et ne mènent pas à un résultat satisfaisant. Manifestement, la transgression de Richart déconcerta et fascina à la fois : On tenta de rattacher à la tradition cette association nouvelle de deux domaines jusqu'alors distincts, en mettant l'accent sur l'un ou sur l'autre. Avec la norme placée ainsi à côté de la transgression - le Bestiaire, qui en tant que partie essentielle des remaniements resta finalement intact - la thèse prend place à côté de l'antithèse. Ces remaniements renvoient ainsi, de toute évidence, avec leur structure additive, à la problématique qui n'a pu être surmontée.

S'il manque une synthèse, c'est parce que celle-ci est impossible. Tradition et rupture avec la tradition ne peuvent être conciliées. La seule solution possible nous est montrée par l'histoire de la réception de l'oeuvre - par son

silence : le Bestiaire d'amour ne fut pas créateur de tradition, il ne trouva pas d'imitateurs.

N O T E S

- (1) Cf. l'étude de Rüdiger Schnell, Grenzen literarischer Freiheit im Mittelalter, dans Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen 218 (1982) 241-270, qui réunit de nombreux aspects et dans la bibliographie détaillée de laquelle il renvoie à d'autres travaux importants dans ce contexte.
- (2) Ed. W. Fiebig, Das "Livre d'Enanchet" nach der einzigen Handschrift 2585 der Wiener Nationalbibliothek herausgegeben, Jena/Leipzig 1938 (Berliner Beiträge zur Romanischen Philologie t. VIII, 3/4).
- (3) Cf. pour ce problème l'analyse détaillée que j'en ai faite dans mon article Enanchet - "semplice compilatore" ?, dans Neuphilologische Mitteilungen 71 (1970) 1-28.
- (4) P. Rajna, Tre studi per la storia del libro di Andrea Cappellano, dans Studi di filologia romanza 5 (1891) 193-272, spécialement 208, note 6.
- (5) Ed. Fiebig 1938, XXX et XXXII.
- (6) G. Bertoni, Il Duecento, Milano 1954, 80.
- (7) Cf. pour une comparaison détaillée l'article cité plus haut (note 3), 17 sqq.
- (8) Ed. C. Segre, Li bestiaires d'amours di maistre Richart de Fornival e li response du bestiaire, Mailand/Neapel 1957 (Documenti di filologia t. 2).
- (9) Cf. pour ce problème l'analyse détaillée dans mon livre De amasio ad amasiam. Zur Gattungsgeschichte des mittelalterlichen Liebesbriefes, München 1975, 254-261 (Beiträge zur Romanischen Philologie des Mittelalters, t. 10).
- (10) Dans l'introduction de son édition (cf. la note 8).
- (11) Cf. pour plus de détails l'étude comparative dans mon livre cité en note 9, 256-259.
